



**FRA-2102**  
**Communications et littérature québécoise**  
**TEXTE**  
*Cœurs maladroits*



Nom : \_\_\_\_\_



# Cœurs maladroits

par Robert Soulières

---

Le téléphone sonne. Personne n'est surpris, car le téléphone des Talbot sonne toujours à l'heure de la vaisselle.

« C'est à croire qu'il existe une sombre machination », pense Jean-Pierre, le père de Sylvie, en rangeant les ustensiles dans le lave-vaisselle.

— Sylvie ! Téléphone ! crie son frère, c'est ton Prince charmant !

— Il reste encore les chaudrons à laver, crie désespérément Jean-Pierre.

— Ne passe pas deux heures au téléphone, hurle Stéphane, moi aussi j'en ai besoin.

Sylvie s'empare de l'appareil et se réfugie dans le coin de sa chambre, au pied de son lit.

— Oui...

— C'est Paul. Ça va ?

— Oui, pas mal.

Un petit silence s'installe sournoisement au bout de la ligne. Paul, nerveux, tourne et retourne sans cesse le cordon de l'appareil.

— As-tu commencé à penser à ton costume pour la danse de l'Halloween de l'école ? demande Sylvie pour briser la glace. C'est dans deux semaines.

— C'est que...

— C'est que quoi ? dit Sylvie.

— C'est que je vais y aller, répond Paul, mais pas avec toi... C'est d'ailleurs pour cette raison que je te téléphone.

Une bombe aurait sauté dans le salon que le désarroi de Sylvie n'aurait pas été plus grand. Ses mains deviennent soudainement moites. Elle a froid. Sylvie passe nerveusement sa main dans ses cheveux et autour de sa nuque. Une larme glisse le long de sa joue. Son regard s'embrouille, mais Paul ne voit rien. Il n'entend rien.

Au fond, à bien y penser, la surprise n'est pas si grande. C'est le choc qui est terrible. Depuis quelques semaines, Paul se faisait plus distant et plus ennuyé, comme si la présence de Sylvie devenait un poids pénible à supporter. Oui, le choc plus que la surprise. En une fraction de seconde, Sylvie revoit les premiers baisers du printemps à la fin des classes, dans la cour de l'école, dans l'autobus scolaire, sous l'oeil complice du chauffeur. Les premières étreintes. Qu'il était fin, qu'il était beau, Paul Bélanger ! Beau comme un fruit bien mûr qui vous tombe dans la main.

— Ah ! bon, murmure-t-elle pour donner signe de vie.  
Puis après un moment.

— Et tu y vas avec qui ? demande-t-elle, curieuse.

— ... avec Isabelle, glisse timidement Paul.

— Isabelle, Isabelle, répète Sylvie avec une pointe de rage et de jalousie.

Elle n'avait jamais pu la blairer, celle-là, avec ses taches de rousseur, son nez retroussé, ses allures de mannequin et sa poitrine qu'elle exhibait comme un trophée. Sans compter son petit air de tout savoir... de tout savoir sur les garçons : pour ce qui était de la chimie ou des maths, elle pouvait repasser.

« Mais qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ? » voulait demander Sylvie. Mais ça servirait à quoi d'envenimer une relation qui était maintenant chose du passé. Dire qu'elle s'était juré une dizaine de fois d'aimer le beau Paul toute la vie. Toute la vie ! La vie est devenue subitement bien courte. Qu'il fallait donc être naïve ! De toute façon, Sylvie devait se l'avouer franchement, les dernières semaines, et plus particulièrement les derniers jours, avaient été fort atroces. On aurait dit un

vieux couple. Se chicaner pour des raisons aussi futiles que l'endroit où aller manger. Et pourtant, au début, c'était le septième ciel !

À cet instant, Sylvie songe au vidéophone (*Skype n'est pas encore inventé!*), une invention qui tarde un peu trop à son goût à se commercialiser. En effet, elle aimerait bien voir la tête de Paul Bélanger. Comment est-il? Insouciant ou nerveux ? Feuillète-t-il une revue en lui parlant? Ou pire encore, caresse-t-il la main d'Isabelle? Pour dire vrai, Sylvie préfère ne pas savoir. Après tout, cela importe peu et ça ne change rien à l'essentiel. Le silence s'éternise.

Sylvie se perd dans ses pensées. Paul toussote pour souligner de temps à autre sa présence. Pour lui, le pire est fait et il croit qu'il ne s'en est pas trop mal tiré. Sylvie demeure songeuse et joue constamment avec le coin de son édredon.

— Moi aussi j'ai besoin du téléphone ! crie Stéphane en frappant à la porte.

Sans voix. Sylvie reste sans voix. Et au téléphone, c'est à peine croyable, elle qui aimait tant jaser, rire et déconner durant des heures avec Paul ou avec Véronique, sa meilleure amie.

De son côté, Paul n'ose pas parler, de peur de déclencher une tempête de larmes ou un ouragan d'injures. Il préfère le silence. Mais au risque de paraître lâche, il murmure :

— Sylvie, es-tu encore là ?

— Oui, dit-elle faiblement.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pense. Je pense à cet été, Paul. Et j'ai de la peine. Tant s'aimer, tant penser à l'autre pour en arriver là ! C'est bête et c'est désolant.

Paul ne répond pas, visiblement gêné d'être d'accord avec elle.

— J'aurais bien aimé continuer, moi aussi, Sylvie ; mais nous avons des caractères si opposés.

— ... on dit pourtant que les contraires s'attirent, contredit Sylvie.

— Je crois que c'est préférable qu'on se laisse. Restons amis, veux-tu ?

— Restons amis... Restons amis ! Arrête de déconner, Paul Bélanger, j'en ai assez. Assez des amis. J'en ai par-dessus la tête, des amis. Je veux qu'on m'aime, qu'on m'embrasse, qu'on pense à moi en se levant, en se couchant, qu'on me prenne dans les bras. Des amis, j'en ai des tas, Paul Bélanger, et je suis fatiguée que ce soient toujours les garçons qui me laissent tomber, qui arrêtent les premiers de m'aimer. Restons amis ! Tu veux rire ? Ça revient à dire de vivre comme si rien de magique ne s'était passé entre nous. Non, nous ne resterons pas amis. Ton amitié, garde-la pour toi !

C'est à ce moment-là que Sylvie, dans un grand fracas, raccroche.

Stéphane, quant à lui, est content. Il peut maintenant utiliser le téléphone, complètement indifférent au sort de sa soeur.

C'est fini. La voix de Paul ne bourdonne plus dans ses oreilles. Dans sa chambre, un calme réconfortant règne. Dans la cuisine, on s'active encore. Probablement que son père termine de ranger la vaisselle et de mettre la cuisine en ordre. Une corvée de moins. C'est toujours ça de pris. Sylvie dépose le téléphone sur le seuil de sa porte, retardant le moment de sortir de sa chambre. Comme si elle avait peur de faire face aux sarcasmes charmants de son frère ou aux interrogations de son père.

«Quand pourrais-je avoir la sainte paix?» rumine-t-elle. Puis, prenant son courage à deux mains, elle sort comme un bolide de sa chambre en claquant la porte

derrière elle. Sylvie arrache son imperméable du portemanteau et quitte l'appartement sans rien dire.

— Où vas-tu ? demande Jean-Pierre visiblement inquiet.

Aucune réponse. Sylvie est partie en coup de vent et n'a aucune envie de parler à quiconque. Dehors, il pleut. Il pleut à verse. Sylvie marche en vagabondant au hasard de ses pas. Et elle pleure sous la pluie. Son visage ruisselle, mais aucun passant ne pourrait distinguer les larmes de la pluie.

« Un de perdu, dix de retrouvés », c'est sans doute ce que son père lui dirait sur un ton banal. « Dix ! Mais qu'est-ce que je ferais bien avec dix garçons, un seul me suffit. »

Et Sylvie marche, marche encore, traverse un pont, contemple la rivière quelques instants, observe les maisons et le ciel qui s'apaise. Son cœur se calme peu

à peu. La jeunesse a le cœur fragile. La rage est passée. L'orage intérieur a cessé.

« Tant s'en faire pour un garçon, même s'il s'appelle Paul Bélanger, ça ne vaut vraiment pas la peine. Des garçons comme lui, il en existe des milliers, des centaines au moins, bof ! réglons pour deux ou trois », ricane Sylvie intérieurement. « Personne n'a le droit de me faire pleurer. Même si je largue toujours les larmes de mon corps, Paul ne m'aimera pas davantage. Il faut se faire une raison, c'est fini. C'était beau. C'était grand. C'était noble, mais c'est fini. Ah ! s'il existait un philtre d'amour comme au Moyen Âge pour m'assurer de son amour, j'en achèterais bien un litre et j'en verserais un peu sur ses frites », sourit Sylvie, de meilleure humeur.

La jeune fille se rend compte qu'elle est rendue passablement loin de chez elle. Elle fouille dans ses poches et trouve trois dollars et quarante sous. C'est une chance. L'autobus arrive justement. Elle monte à bord et va se réfugier au fond, sur la dernière banquette.

Il est un peu plus tard que neuf heures lorsqu'elle débarque au coin de chez elle. Elle a l'estomac dans les talons : à cause de sa longue marche, bien sûr, mais aussi à cause de ses émotions.

*Chez Johnny*, c'est encore ouvert. Le restaurant ferme à minuit, le vendredi.

Un vingt-cinq sous dégringole dans un téléphone public.

— Allô !

— C'est Sylvie, ne t'inquiète pas, papa, je suis chez *Johnny* et je rentre très bientôt.

— D'accord, à tantôt, dit son père avec un soulagement évident. Je t'attends. À tantôt !

Puis Sylvie se dirige vers le tabouret près de la caisse.

— Une frite avec sauce et un grand verre d'eau, commande-t-elle à Alain, un garçon de sa classe qui travaille comme serveur, les fins de semaine.

— Et un beau grand verre d'eau pour la belle Sylvie, claironne joyeusement Alain en superforme. Dis donc, as-tu commencé ton costume pour la danse de l'Halloween de l'école ?

— Non, pas vraiment. J'ai trouvé le patron, mais je n'ai pas encore assez d'argent pour acheter le matériel, et toi ?

— Oui, je l'ai terminé.

— Et comment te déguises-tu ?

— En Casanova, ma chère ! J'ai une belle grande cape rouge et un chapeau en velours avec une plume superbe. J'ai même réservé une vraie épée chez *Ponton\** pour la soirée. Je serai un drôle de Casanova...

— Comment ça ?

— Au lieu de m'emmerder à la maison à regarder la *Soirée du hockey* ou un western poussiéreux, j'ai décidé d'y aller seul

— Tu ne sors plus avec Caroline ?

— Non. C'est fini. Ça fait déjà plusieurs semaines. Je ne sais ce que j'ai, mais ce sont toujours les filles qui me laissent tomber...

- Et tu vas aller tout seul à la danse...
- Forcément, je n'ai pas tellement le choix...
- Moi, je connais une fille qui pourrait t'accompagner.

Alain se rapproche du comptoir, l'oeil intéressé. Accoudé au comptoir, il attend avec impatience la grande révélation.

Sylvie prend le crayon à bille qui se trouve dans la poche d'Alain et inscrit sur la serviette de papier : Sylvie Talbot.

— Wow ! jubile Alain. Super ! Faut arroser ça ! Et un autre grand verre d'eau pour la belle Sylvie.

\* Joseph Ponton Costumes demeure le plus grand et le plus ancien (1865) magasin de costumes au Québec

